

TOUJOURS
A PROPOS
DE LARGES RUES
ET
DE GRANDES CHOSES.

LETTRE DE
YRIEIX-FRONT ROUMAGNAC,

Bourgeois du Coderc,

A JEAN TOURON,

Laboureur à Champcevinel.

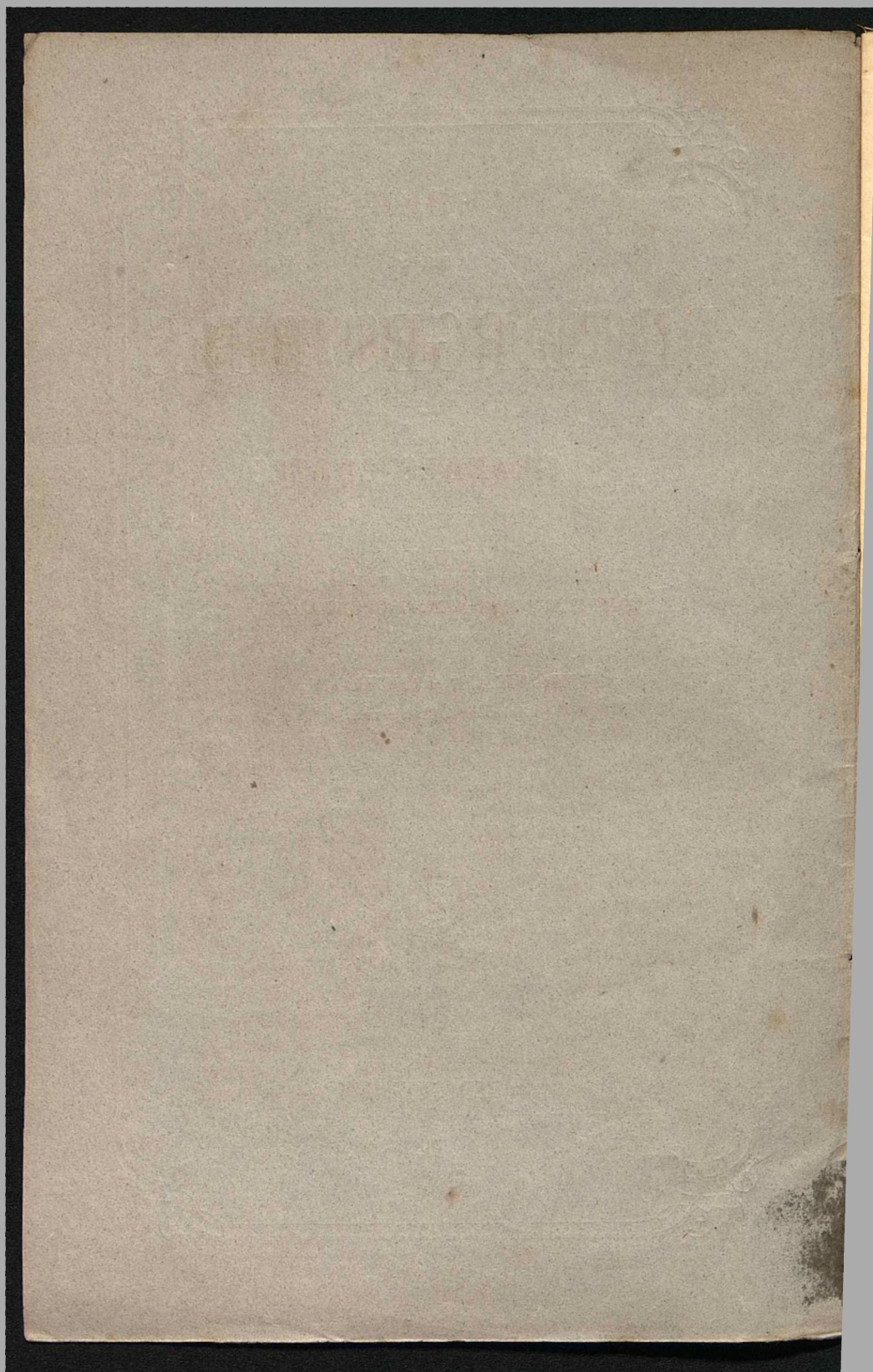


PÉRIGUEUX
IMPRIMERIE D'AUGUSTE BOUCHARIE, RUE AUBERGERIE, 17

1860

Z

3



natagrin

TOUJOURS

A

PROPOS DE LARGES RUES

ET

DE GRANDES CHOSES.

YRIEIX-FRONT ROUMAGNAC, *bourgeois du Coderc*,
à JEAN TOURON, *laboureur à Champcevinel*.

Jean, mon ami, mon bon Jean, il t'en cuira de jeter des pierres dans mon jardin, et tu ne l'emporteras pas en paradis ! Quoi ! tu cherches querelle à un vieux camarade du village, ton aîné et de beaucoup, que tu feins de ne pas reconnaître ; tu oublies qu'avant d'habiter mon petit coin de maison, sur le Coderc, où je suis venu m'installer pour voir de près les hommes, applaudir à leurs vertus, me moquer et me rire de leurs défauts ou de leurs vices, comparer les beaux messieurs avec nos fieux de village, nous avons été ensemble à l'école, chez un bon vieux curé qui nous prêchait sans cesse la fidélité dans les affections et la constance dans l'amitié, dont les sages exhortations nous réconciliaient bien vite, quand nous avions échangé de vigoureuses taloches bien fraternelles, et qui mettait le sceau à tous nos traités de paix en nous faisant chanter tous deux au lutrin de sa petite église.

Tu avais de l'esprit, je me le rappelle ; tu en avais



trop, peut-être, et cela te faisait déjà faire quelques sottises; je crois voir encore ton fauve sourire lorsque tu narguais tes camarades. Gouaillieur comme un gascon, tu en avais l'accent et les allures; farceur à l'excès, tu ne reculais devant aucune malice, si cruelle qu'elle fût. Faire rire était ton bonheur; amuser la galerie des Piérissou, Guillaume, Justin, Jean, Sicaire, etc., à cela se bornaient tes vœux; tu avais dit ou fait une bonne farce, et ce jour était un des plus beaux de ta vie. Du bon sens, tu n'en avais guère; moi seul disais : Cela viendra. Hélas ! mon ami, cela n'est pas venu. Tu as fait tes classes, pourtant, tout laboureur que tu es; je n'en sais rien, mais cela se sent; Roumagnac a le nez fin.

Tu avais du fonds pour faire un bon avocat de grande ville, et te voilà pauvre petit avocat de village, plaidant le pour, plaidant le contre, les bonnes et les mauvaises causes : aujourd'hui, pour le paysan qui dérange la borne à son profit; demain, pour celui qui veut la remettre en place. Jean Touron, mon ami, ce n'est pas bien, et, quand on fait cela, il ne faut pas laisser percer le bout de l'oreille.

Il y a quelques mois déjà; le printemps nous envoyait ses premières bouffées d'air tiède et embaumé; c'était jour de fratrie à Champcevinel; je grimpais, tout soufflant, le dur et raboteux chemin qui n'a pas vingt mètres de large celui-là, et serpente dans le roc avant d'atteindre le plateau où se dresse notre église. J'allais voir le curé qui me fit fête. Excellent et digne prêtre, instruit, vertueux, type du bon curé populaire. La fine bouteille de vin blanc et le classique tortillon, vraiment tout chaud et tout bouillant, une fois servis sur une simple table sans toilette, nous en vinmes à parler quelque peu du prochain et de Jean Touron notamment. — Jean Touron, me dit le curé, paraît bien quel-

quefois au village ; mais il est plus souvent à la ville ; il n'est plus des nôtres ; je le regrette ; il m'amusait ; le dimanche, avant les vêpres, il occupait, en les faisant rire à se tordre les côtes et pour rien, mes paroissiens sur la place de l'église ; mais il a ouvert un livre de lois et il est parti ; depuis lors, il fait autant pleurer les grands enfants de ma paroisse qu'autrefois il les faisait rire. Je l'avais toujours dit : ce garçon nous jouera quelque mauvais tour, non qu'il soit méchant, Dieu l'en garde ! mais il a la langue mordante et mal pendue, et c'est tout comme. — Ce portrait ne me frappa pas alors ; mais la tartine paysannesque de l'autre jour me l'a remis en mémoire. C'était une prophétie ; or, la prophétie d'un vieux brave homme de curé, vois-tu, ça dit toujours vrai, ça parle d'or.

Tu t'en es pris à ton vieil ami Roumagnac que l'erreur et le mensonge rendent morose et grondeur, parfois, mais qui, pourtant, a l'âme bonne. Non-seulement il ne t'en voulait pas, mais il t'aimait. Il était poli pour les tiens. Dernièrement, il eut l'occasion, toujours saisie avec bonheur, de parler de l'un d'eux, garçon instruit, qui s'essaye au rude et noble métier de publiciste, et dont j'ai les remerciements en portefeuille. Tu as oublié en quels termes il le fit ; c'était pourtant un service demandé et aussitôt rendu, car sa plume est aussi prompte que son cœur. L'ingratitude ! fi, le vilain défaut ! Et que le cœur est une bonne et douce chose ! Pour avoir voulu plaider une mauvaise cause, tu t'es exposé au reproche d'en manquer. Vois la maladresse ! Un grain de bon sens t'eut tiré de là ; mais tu as préféré au mérite d'avoir raison, la grosse joie de faire rire ton monde ; faute lourde, lourde sottise. L'esprit est difficile à avoir et tu en as à ton heure ; mais il est plus difficile à manier. Prends garde. Tu sais ce beau cheval qu'acheta un tien cousin, Blaise

Garrigou, l'avant-dernière Saint-Mémoire : quand il voulut le monter, au premier pas, il fut jeté à terre. Pourquoi t'en prendre aux vieillards et faire rire aux dépens de leurs cheveux blancs ? S'ils ont raison, écoutons-les, s'ils radotent, laissons-les faire ; cela n'use que leurs pauvres vieilles dents et ne fait tort à personne. J'ai un défaut, je le sais, c'est de prendre au sérieux les hommes et les choses ; de passer, de temps en temps, la tête par-dessus les murs de mon petit jardin, et de regarder dans la rue. J'y vois souvent de singulières choses ; j'entends des conversations bien baroques. Le plus souvent, je lève les épaules et m'en moque ; mais, quelquefois, il m'arrive de noter un mot au passage, et si je me sens en verve, j'y répons et j'écris. En vain ma main tremble, en vain mes yeux se refusent à suivre sur le papier les mots que me dictent ma raison et mon cœur, il faut que ma main obéisse et que mes yeux fassent leur office, et, foi de Roumagnac ! quand le bon sens souffre, quand la vérité est méconnue, le sort en est jeté ; je jette mon bonnet par-dessus les moulins ; je passe par-dessus mon mur, mon Rubicon à moi, et tombe dans la rue, au risque de me rompre le cou et de me casser la jambe. Ni le diable, qui ne me fait pas peur, ni le bon Dieu, que j'aime pourtant, ne m'arrêteraient au passage.

Or donc, mon vieux Touron, tu me sembles avoir pris pour de la franchise la démangeaison de faire de l'esprit, le désir d'amuser le public ; cette fois encore tu as été dupe de ta verve gascone ; tu as obéi à un mauvais sentiment ; Touron, mon chéri, je te le répète, il t'en cuira.

Passes encore si tu m'eus démontré que j'avais frappé à côté, que je n'avais pas plus le compas dans l'œil que dans l'esprit, que je n'entendais rien à la

question traitée , que mes renseignements étaient inexactes, ma logique dévoyée, mes chiffres imaginaires, mes calculs aussi faux que ceux de ce pauvre Broussillou, auquel tu faisais les cornes quand il avait le bonnet d'âne, et dont tu te faisais un jeu inopportunément cruel d'accroître la souffrance morale en l'accablant de sarcasmes ! Mais, non ; rien de tout cela ; tu ris ; tu ris encore, tu ris toujours ; non de ce rire bon enfant qu'on pardonne et qu'on finit par partager, mais de ce rire rageur qui est une première vengeance de la vérité outragée, de la conscience qui ne laisse pas *prescrire ses droits* , comme tu dis dans ton cabinet de Champcevinel, au milieu de tes paysans processifs et retors, moins désireux d'avoir raison que de se jouer de mauvais tours, de se nuire et de se ruiner, quand il leur serait si facile de s'entraider et de s'aimer.

Farceur tu es, farceur je ne veux pas être ; ce métier ne sied pas à notre âge ; la dignité convient aux cheveux blancs, qui se respectent d'ordinaire, parce qu'ils aiment à être respectés. Jocrisse en vieillard ! Fi donc ! le vilain personnage ! c'est de mauvais goût ; cela répugnerait même sur les tréteaux de la foire ; tu ne l'as pas compris, tu ne l'as pas deviné ; faute lourde, que ton esprit, ou le besoin de paraître en avoir, t'a fait commettre.

Quel si gros crime a donc été le mien ? Tu te vantes de ton nom, et de dire carrément les choses ; mais, ai-je jamais péché par défaut de franchise, et si c'est un mérite d'écrire et de parler carrément, il me semble que, sans me vanter, j'en ai un petit brin, que tu voudras bien ne pas me refuser. Demande plutôt à celui que tu défends, si je lui ai dit assez crûment son fait, et s'il voudrait me voir recommencer.

Tu l'appelles Touron et ton langage est carré, pré-

tends-tu; les deux choses ont peu de rapport entre elles, s'il me souvient bien de ce qu'on nous enseignait, jadis, à l'aide d'un grand tableau noir, fort vilain et fort ennuyeux à voir, où étaient tracés des ronds, des carrés, des lignes courbes, des lignes droites que tu ne me parais pas disposé à suivre. Encore un abus de l'esprit ! Moi, mon ami, je ne suis fier de mon nom que parce qu'il est honorable, bien porté, parce que c'est le nom de mon père, brave homme qui a poussé la charrue autant, pour le moins, que ses deux grands bœufs l'ont tirée : Roumagnac de père en fils !

Tu ne sais point faire de phrases; soit. Mais, Touron, mon ami, parce que tu as une veste de bure, aurais-tu la faiblesse de vouloir faire la guerre aux habits ? Des phrases, dis-tu ? Mais n'en fait pas qui veut ! et puis, la question est-elle bien là ? Fais-en, ou n'en fais pas, qu'importe ? La vérité en sera-t-elle plus à droite ou plus à gauche ? Des phrases ! mais crois-tu donc que le bonhomme Roumagnac tienne beaucoup aux dentelles, guipures, broderies, oripeaux de la phrase ? Cela n'est plus de ton âge ; cela n'est plus du mien surtout. A quatre-vingts ans sonnés, on est plus sérieux, on recherche la vérité, la justice, ces deux déesses du foyer des vieillards, vieilles aussi et édentées, vieilles comme le monde. Je ne sais ce que font les autres, les bourgeois au chef branlant et chenu ; mais quand j'ai rencontré ces deux bonnes fées au franc sourire, je redeviens jeune et guilleret, moi, Roumagnac l'octogénaire ; je m'inspire de leur raison ; je m'abandonne à leur inspiration, et je laisse courir ma plume. Pressée, tourmentée, la pauvre a des ailes ; qu'elle vole haut, qu'elle vole bas, elle l'ignore et ne s'en énogueillit ni n'en a honte. Des phrases, et pourquoi faire ? Pour briller et éblouir ! Je laisse ce succès aux sophistes de

village, plaideurs ou laboureurs, donneurs de consultations, gratis ou à beaux deniers. Je le leur laisse, s'ils peuvent y atteindre ; mais, crois-moi, Touron, mon ami, rien ne vaut, pour fasciner et éblouir, les beaux et resplendissants rayons d'une bonne grosse vérité. Faire des phrases n'est donc ni glorieux ni digne d'envie ; que de gens pourtant crèvent de dépit de ne pouvoir en aligner seulement deux, seulement une, et m'est avis que si, à Champcevinel, on en fait fi, on n'est guère sincère ; n'est-ce pas imiter mon voisin, dont la treille est atteinte d'un mal qui la ronge, et qui insulte à mon verjus grossissant à vue d'œil et se dorant des première teintes de l'automne.

Tu parles de ma brochure, mon vieux farceur, absolument comme si tu n'en avais vu que la couverture. Elle est grise, dis-tu ; c'est la seule remarque vraie que tu aies risquée. Et qu'a donc de si effarouchant cette triste couleur pour qu'elle t'ait ainsi molesté ? Ma brochure est grise ; prends-en ton parti. Car, après celle-là, il y en a d'autres, et je pourrais bien t'en faire voir de grises encore. Elle est grise ; est-ce bien exact ? Si tu eusses bien cherché, bien regardé, tu en eusses trouvé de vertes et, Dieu me pardonne, de jaunes. On peut se dire ces choses-là sans rire entre vieillards ; car, à notre âge, on n'a plus le préjugé des couleurs.

Tu parques le patriotisme comme tes moutons dans ton champ. Suivant toi, chaque ville a le sien, et, corbleu ! malheur à l'intru qui se permettra de se dire bon patriote. Rien que dans la Dordogne, on compte cinq cent quatre-vingt-six patriotismes bien tranchés : il y a le patriotisme de Périgueux, le patriotisme de Marsaneix, le patriotisme de Champcevinel, etc. ; défense à quiconque d'y mettre son nez ; c'est affaire de ménage, absolument comme le linge sale qu'on lave en famille. Il faut être né à Périgueux, pour avoir le patrio-

tisme périgourdin ; défense à toi , qui habites depuis dix, vingt, trente ans la ravissante petite ville , et qui l'aimes, à toi qui y as des amis, des relations honorables et nombreuses, à toi qui y es entouré de toutes les désirables affections qui peuvent le sourire loin du toit de tes pères et du sol natal, affections d'hommes de mérite et de cœur ; défense à toi qui paies très-exactement les contributions un peu lourdes et pas près de finir, il est vrai, qui concours pour la part aux embellissements de la cité, et as le droit de veiller à ce qu'on ne gaspille pas le petit magot municipal, défense d'avoir le patriotisme périgourdin ; je le monopolise ; personne n'en a que moi et mes amis. — Amant fantasque et jaloux , tu désires qu'aux yeux de tous ta Catissou passe pour laide et stupide, et tu la battrais comme plâtre si , à d'autres qu'à toi , elle avait le malheur de plaire. Oh ! l'étrange façon d'aimer ! De mon temps , à Champcevinel , les amoureux étaient plus galants pour leur belle , et , vive Dieu ! les choses n'en allaient pas plus mal.

Le patriotisme ! Quelle profanation du mot le plus beau entre les plus beaux ! Le patriotisme, ce sentiment par excellence, qui nous porte aux grands sacrifices, aux belles actions, aux sublimes désintéressements, qui nous fait compter pour rien notre fortune, notre vie, lorsque la patrie est en péril, lorsque la ville que nous aimons court quelque danger, que ses intérêts les plus chers sont compromis par des rivalités audacieuses et jalouses, tu le fais consister , en quoi ? Dans la manie des rues démesurément larges. Eh ! quoi ! pour être bon patriote périgourdin , faut-il donc absolument vouloir des rues de vingt mètres, aimer le confit bien rance et la cuisine à la graisse ?

Touron, mon Jean, ne serais-tu donc qu'un Jeannot ? Mais, à ce compte, que de Périgourdins, nés et vacci-

nés à Périgueux , sont sans patriotisme ! La majorité de la commission municipale est sans patriotisme , l'administration municipale est sans patriotisme. Mais où sont-ils donc nés tous ces bons et braves conseillers, bourgeois, marchands, ouvriers, qui tous ont applaudi des deux mains à la lecture de la brochure *grise*, et les ont tendues ensuite au Bourgeois du Coderc ? où sont donc nés ces traîtres, qui n'ont pas pour deux liards de patriotisme périgourdin ? Apparemment, mon vieil innocent , sur une feuille de chou de ton jardin de Champcevinel. Où es-tu donc né, toi, qui l'arrogas le droit d'avoir le patriotisme des rues de vingt mètres ? A Champcevinel, mon bon ; et tu t'avisas d'avoir l'amour de la patrie périgourdine ! mais tu oublies qu'à Périgueux le patriotisme est borné au nord par les allées de Tourny, au sud et à l'est par le cours sinueux de l'isle, à l'ouest par le cimetière ; c'est là son côté triste. Chaque bureau d'octroi forme la limite hors de laquelle, brave homme de Trélassac ou d'Atur qui me lisez, vous pouvez avoir du bon sens, être bon financier, bon citoyen, bon époux, bon père ; mais ne vous dites pas bon Périgourdin, vous blasphémerez ; ne vous dites pas bon Périgourdin , on vous courrait sus comme sur une bête fauve ou sur un espion égaré dans le camp ennemi ; ne vous avisez pas de dire que deux et deux font quatre et quatre font huit , que 400,000 fr. c'est un peu plus que 28,710 fr., qu'avec pas le sou et même des dettes on ne peut pas faire grand chose, que quatre rues c'est plus qu'une seule, que Périgueux doit se résigner à n'être pour longtemps qu'une des plus riantes petites villes à cent lieues à la ronde, que 300 francs le mètre carré de terrain et 6 francs ça fait deux, vous manquerez de *patriotisme périgourdin* !

Eh ! quoi ! Est-ce qu'il en est ainsi à Champcevinel ?

Et faut-il aujourd'hui, pour être en odeur de patriotisme parmi mes anciens amis, vivre encore au milieu de leurs nourains et de leurs oies ? Et moi, pauvre exilé, qui ne suis pas né à Périgueux et qui n'habite pas le sol natal ; moi, barbare, mécréant, sauvage au goût dépravé qui mets du beurre dans mon potage et, quand je le puis, dans mes épinards, suis-je donc condamné, de par Jean Tournon, à n'avoir ni sens commun, ni patriotisme ?

Et ne croyez pas, vils et présomptueux étrangers, venus de Lacropte la farouche, ou d'Atur la superbe, et autres contrées transatlantiques ou hyperboréennes ; ne croyez pas, Prussiens de Limoges, Russes d'Angoulême, Autrichiens de Tulle, Anglais d'Agen, tous gens peu civilisés ; ne croyez pas, Druses de Paris, Turcs de Bordeaux, et vous surtout, Bédouins, affreux Bédouins de Lyon, qu'en payant les droits d'octroi, principaux, accessoires, complémentaires, ordinaires et extraordinaires, qu'en y ajoutant la kyrielle des centimes additionnels, tout petits centimes qui, chez le percepteur, se convertissent en de bons gros écus, blanc et or, si propres et si reluisants, que plus d'un, le cœur gonflé, les remportent dix fois avant de les lâcher ; ne croyez pas Welches et Croates, qui remboursez pour votre part les dettes de la ville et, soit dit sans offenser votre modestie, qui soulagez ses pauvres, dotez ses institutions de bienfaisance, contribuez aux bonnes œuvres locales, sans jeter, il est vrai, charlatans de la charité, votre nom à tous les vents de la renommée, sans crier par-dessus les toits, à grand renfort des cymbales retentissantes et des coups de grosse caisse de la réclame, vos bonnes actions et vos bienfaits ; ne croyez pas que vous ayez quelque droit au patriotisme périgourdin, non, par la sambleu ! donnez, donnez encore, donnez toujours ; payez ; vite de

l'argent. et si vous n'en avez pas, faites-en et beaucoup, car il en faut et pas mal, pour élargir les rues à 20 mètres avec de beaux arbres et de beaux trottoirs où nos écoliers débridés pourront jouer aux barres ou à saute-mouton, car il faut bien que tout le monde s'amuse. Mais, tenez-vous le pour dit : vous n'êtes que tolérés ; et si vous avez l'air et le feu, c'est pure magnanimité et hospitalité provisoirement et facultativement écrossaise.

Un beau jour, Touron de Champcevinel, appuyé et orné de son client, vous savez? le partisan des larges rues à bon marché et l'ami des grandes choses, transformé, pour ce beau coup, en mousquetaire gris, ou en fier paladin, lance au poing et flamberge au vent, pourra bien vous prendre par les épaules et vous flanquer bravement à la porte. *Ê paoubré !!!* direz-vous en implorant, dans votre détresse, la pitié de ces patriotes ombrageux et féroces ; mais ce pur échantillon de la langue nationale, incapable de les attendre, s'échappera de vos lèvres, comme un vain son humilié d'être sorti d'une bouche indigne et profane.

Voilà, pourtant, mon ami, où l'excès d'esprit t'a conduit. On dit que les hommes de ta trempe ne sont pas de vieux os ; serait-ce qu'en réalité tu es plus jeune que tu ne dis, ou qu'un jeune homme a usurpé ton nom, coiffé tes cheveux blancs et pris ton costume de laboureur ? Ou bien ton esprit serait-il de mauvais aloi ; aurais-tu réussi jusqu'ici à tromper le bon public sur la qualité et la quantité de ta marchandise ?

Tu n'as vu, ai-je dit, que la couverture de mon livre, aussi ne m'étonné-je pas si tu n'en parles que comme d'une affaire dont le dossier ne te serait connu que par sa chemise. Je donne des raisons et tu me réponds par une pirouette ; je discute sérieusement et tu fais des gambades. Je te prouve que ta rue grandiose est

inutile et impossible, *impraticable*, et tu me réponds en me faisant le geste du gamin de Paris quand il veut figurer au bout de son nez le naufrage de la *Méduse*.

« Votre ville grandira, dis-tu au petit livre rouge, parce que son sang court vite et s'impatiente à l'étroit » — Voilà une raison ou je ne m'y connais guère ! Avec cela on n'a pas besoin d'écus ; on fait des rues de 20 mètres, sans qu'il en coûte, et à la douzaine ; et que dirais-tu, mon jovial ami, si, imitant ton geste et ta manière de raisonner, je te répondais : « Je l'en râtisse. »

« Elle vivra parce que chacun fait des projets pour elle, parce que vous l'aimez, etc. »

Elle vivra ; mais ai-je jamais dit qu'elle dût mourir ? Elle vivra, oui ; parce qu'elle sera aimée, non comme une courtisane qu'on couvre de bijoux et de pierreries, mais à la façon des gens sérieux et des nobles cœurs, qui aiment avec passion, eux aussi, mais bourgeoisement, simplement, songeant autant à l'estomac de l'amour qu'à sa toilette, bien simple et peu gênante d'habitude, et rêvant pour celle qu'ils aiment plus de bonheur que d'éclat. Les prodigues, les glorieux n'aiment pas ; ils caressent leur orgueil et leur vanité dans l'opulence de celle qu'ils couvrent d'or. Tu n'as donc pas appris cela à Champcevinel ?

Défunt ton père eut tort de ne pas s'arrondir, moyennant cent écus, du petit jardin qui touchait à sa maison, s'il est vrai qu'il lui était nécessaire et que tu l'as payé mille écus plus tard ; mais, est-ce une raison pour que moi qui n'ai et onques n'aurai besoin de la maison qui confine la mienne sur le Coderc, qui la sais très chère et qui suis sans un sou vaillant, je fasse la folie de l'acheter ? Monsieur mon préfet, un maître homme celui-là, qui n'aime pas les fous et encore moins les bêtes, m'enverrait droit à Leymes ou à Cadillac, je ne sais trop, et il aurait parbleu ! bien raison.

J'ai *prouvé* que ta rue coûterait gros et tu me réponds qu'elle coûtera peu de choses.

Le raisonnement est court; mais juste ! Oh ! que nenni, et Jean Nigaud en fait tous les jours de cette force.

Tu me fais comparer le conseil municipal, dont presque tous les membres, sinon tous, sont de mes amis, à un *attelage*.

Ah ! Touron, cette fois, ce n'est plus spirituel, c'est méchant. Je te savais farceur, mais non perfide. J'aime à penser que tu as interprété ma phrase par ouï-dire, ou que, m'ayant lu, tu ne m'as pas compris. Et puis, il te sied bien, à toi laboureur, de déconsidérer ton gagne-pain, ton cheval, ton attelage; tu le méprises et tu verrais de la honte à comparer à ce couple laborieux, infatigable, qui ouvre ton champ à la rosée et à la pluie, fait prospérer ton domaine, améliore ton sol en le déchirant profondément, et transforme en terre arable les friches stériles, à cet attelage dévoué, fidèle, intrépide enfin, les conseillers qui gèrent les affaires de ta commune. Sois en sûr, eux n'ont pas cette fausse honte; ils ont pour cela trop d'esprit et trop de sens; ils aiment ces compagnons de travail; ils leur parlent, en bons et francs laboureurs qu'ils sont; ils les choyent; ils les montrent avec joie ! Et pourquoi, Jean Touron ? Ah ! c'est que, vois-tu, ils ont du cœur.

J'ai dit que ni le Corps législatif, ni sa commission, ni son rapporteur ne s'étaient prononcés pour une rue de 26 mètres et tu me réponds par le plus amphigourique charabia qui jamais ait été parlé en patois de Champcevinel. Pourquoi vouloir avoir raison quand même, puisqu'en définitive, notre juge, ce n'est ni toi, ni moi, bien entendu, mais le public; et ce juge-là, Jean Touron, comme tous les autres, il faut l'avoir en grande

estime, le tenir pour très-éclairé, très-savant, et aussi fin que toi, madré compère. C'est toujours un mauvais calcul pour un écrivain de ne pas faire grand cas de l'opinion, de ne croire ni à son équité, ni à ses lumières. On ne devient bon avocat qu'en s'habituant à parler devant les juges comme s'ils étaient tous des Solon ou des Lycurgue. Je ne parle pas de Minos, pour ne pas paraître lugubre. Le plaideur qui se moque du tribunal a à moitié perdu son procès, et, en fin de compte, où est le moqueur, qui est le moqué ? Jean Touron, on ne t'a pas appris cela à l'école ; mais à ton âge on n'est pas excusable de l'ignorer ; tâche d'en faire ton profit, et que les prochaines cerises te trouvent plus sensé et plus sage.

Qui diable t'a donc contraint à plaider pour le petit livre rouge ? Pourquoi avoir parlé, quand tu avais tant de raison pour te taire ? Quelle mouche t'a piqué ? Serait-ce aussi la mouche du coche ?

« M. Yrieix ne veut point s'occuper de ce que sera Périgueux dans cent ans ; il en est parfaitement libre, mais je ne puis que dire tant pis pour lui. » Oh ! ça, c'est pas fort. Touron, conviens-en ; mieux t'en eût pris encore de ne souffler mot ; défendre ainsi les gens, c'est les envoyer tout droit à la prison ou à la potence et il n'est pas besoin de beaucoup d'esprit pour cela.

Suit un grand paragraphe où tu me prouves que tu n'as pas plus compris, ou pas plus voulu comprendre que le reste, ce que j'ai dit des 100,000 fr. de la compagnie d'Orléans.

Tu as du guignon, mon bon Jean ; mais aussi, pourquoi n'avoir pas suivi le conseil de ton grand-père qui disait, à t'en croire, qu'il fallait toujours mordre neuf fois sa langue avant de parler. Mordre sa langue ! il était donc bien méchant et aimait donc le sang le bonhomme ? mais enfin, bien parlé ou mal parlé,

c'était son affaire, toujours est-il qu'il devait le conseiller de ne jamais mordre les autres. C'était le cas ou jamais de se souvenir des préceptes du sage vieillard, qui, s'il revenait, aurait grand peine à se reconnaître dans son petit fils.

« Des chiffres, dis-tu, des chiffres et toujours des chiffres. » Ah ! c'est gênant, j'en conviens ; mais il est difficile sans cela de faire de l'arithmétique. Les chiffres, veux-tu que je te le dise ? ne sont gênants que pour les mélayeurs qui veulent tromper le propriétaire, l'avocat qui veut tromper son client ou la justice. Règle générale, on ne les maudit que parce qu'ils sont exacts, francs, honnêtes, parce que précisément il n'est pas aussi facile de les faire parler que les brocanteurs d'affaires au village, qu'ils ne s'assouplissent pas aussi bien que leur langue au mensonge et au sophisme, et que, s'ils vous trompent, ils vous fournissent du moins le moyen de rectifier les calculs, par la preuve.

Les chiffres ! mais est-ce si mauvais, Jean Touron, quand tu peux vendre cher tes légumes ou tes volailles, et que tu réussis à faire croire que tu as acheté un gros prix ce que tu as trouvé dans le champ du voisin.

Les chiffres ne valent rien quand ils te donnent tort et qu'il ne t'est pas facile de les changer ; mais si tu pouvais bâtonner un nombre, supprimer ou ajouter, à volonté, un tout petit zéro, selon que tu as à payer ou à recevoir, oh ! mon vieux roué, tu porterais les chiffres dans ton cœur.

J'ai dit, enfin, et prouvé que, pour avoir raison, pas n'avais besoin de m'abriter derrière plus gros, plus fort et plus puissant que moi, ni d'importuner grands ou petits en leur glissant quoique ce soit dans le tuyau de l'oreille, ce qui produit une démenaison toujours désagréable. J'admire le talent, je respecte, sans me prosterner, les supériorités sociales, plus que ceux qui

les font intervenir dans un débat où leur opinion ne saurait être discutée avec convenance, avant qu'il leur ait plu de la faire connaître. Mieux et plus que toi je les aime, vieux goguenard jaloux et sardonique ; mais que tu ries ou que tu pleures, que tu applaudisses ou que tu siffles, en fait d'oracles je suis de mon siècle : je croirai n'avoir pas tort tant qu'on ne me prouvera pas que je me trompe. *Per moun armo* ! devant Dieu et devant les hommes, il n'y a que la raison qui ait raison.

« Voilà mon opinion, dis-tu ; tant pis pour moi si on me démolit, je ne m'en porterai pas plus mal. »

C'est entendu ; et, d'avance, tu l'avoues battu et te résignes à ton sort de trop bonne grâce, pour que je ne te dise pas : « Démoli ou non, porte toi bien. » Tu vois que je suis sans fiel, et que s'il en est au bout de ma plume, il se sèche vite.

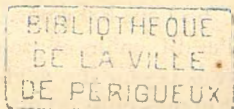
Sur ce, mon Jean-Jean, vas voir si les Périgourdiens poussent dru sur tes chous de Champcevinel, et ne réveille plus le bon vieux Roumagnac, quand il dort.

Adieu, Jean Touron, et sans rancune.

YRIEIX-FRONT ROUMAGNAC,

Bourgeois du Coderc,

Périgueux 8 août 1860. (Montagnin).



La question de l'élargissement de la rue Saint-Martin vient de recevoir un dénouement inattendu.

On sait que, dans la séance du 9 août dernier, le conseil municipal avait nommé une commission sur la question de savoir s'il ne serait pas possible de porter à quinze mètres, au lieu de onze, la largeur de la rue Saint-Martin jusqu'au boulevard.

Cette commission, composée de MM. Parrot, Lagrange, Daussel, Dufour et Dameron, s'est réunie deux fois pour entendre les propriétaires intéressés, et, après avoir pris acte de leurs prétentions, elle a conclu à l'élargissement demandé, par voie d'expropriation.

Hier jeudi 16 août, le conseil municipal s'est réuni à l'hôtel-de-ville, sur la convocation de M. le maire.

Le rapporteur de la commission, M. Parrot, ayant été invité à donner lecture de son rapport, a fait savoir que la commission n'avait pas encore terminé l'instruction de l'affaire; qu'après avoir voté en principe l'élargissement, elle avait à étudier la question de la dépense et celle des voies et moyens, afin de se présenter devant le conseil avec des données positives et un travail complet.

M. le maire s'est dit en mesure de fournir lui-même au conseil tous les renseignements qui seraient nécessaires, et il a mis aux voix la question de savoir si l'assemblée délibérerait, malgré l'absence du rapport de sa commission. Cette proposition a été acceptée.

M. le rapporteur et MM. les membres de la majorité de la commission ont cru devoir protester contre ce vote en quittant la salle.

Après leur départ, les membres restants ont délibéré, et ils ont maintenu la rue Saint-Martin à onze mètres.

Eugène MASSOUBRE.

Voici le texte de la délibération, qui nous est communiquée ce matin :

« Considérant que, dans le projet proposé, il faut admettre comme indispensable l'élargissement de la rue jusqu'au cours Michel-Montaigne et prévoir la dépense que son exécution totale entraînerait;

» Considérant que cette dépense, en prenant pour base le chiffre des indemnités allouées récemment par le jury dans la même rue, s'élèverait à plus de 170,000 francs et qu'il ne serait pas possible de l'imposer à la ville dans sa situation financière actuelle;

» Considérant que les tentatives faites pour s'entendre à l'amiable avec les propriétaires intéressés et traiter avec eux à des conditions acceptables ont été infructueuses, et que, dans cette situation, il serait nécessaire de recourir à l'expropriation;

» Considérant que l'alignement de la rue Saint-Martin en voie d'exécution a fait l'objet d'un décret déclaratif d'utilité publique; que la demande d'un nouveau décret ne pourrait être suffisamment justifiée, principalement au point de vue des voies et moyens,

» Délibère qu'il n'y a pas lieu de donner suite au projet d'élargissement à quinze mètres de la partie de la rue Saint-Martin fixée à onze mètres. »

P
283